

GERARD GENETTE SUR LA TRADUCTION ET LE TRADUCTEUR

Dans son fameux ouvrage *Palimpsestes – La littérature au second degré*, Gérard Genette accorde quelques pages à la traduction en tant que « forme de transposition la plus voyante et la plus répandue » ; il y reconnaît sa grande importance littéraire « soit parce qu’il faut bien traduire les chefs-d’œuvre, soit parce que certaines traductions sont elles-mêmes des chefs-d’œuvre ».

D’autre part, en tant que directeur de la collection « Poétique » chez Seuil, Gérard Genette a affaire à des traductions et à des traducteurs et, lors de la rédaction de ses propres ouvrages, il lui arrive de traduire lui-même des « bribes » de textes ou de citer des textes en traduction. Voilà donc un bon motif de solliciter au grand poéticien un entretien sur la traduction et le traducteur.

M.C.- En *Palimpsestes*, vous analysez, parmi les pratiques de la transposition, la traduction. Dans vos ouvrages de poétique et d’esthétique, vous citez souvent des textes en traduction, tout en mentionnant leurs traducteurs, ce qui ne se fait pas toujours. Dans votre dernier ouvrage, *Métalepse*, il y a un petit passage où vous parlez de la traduction donnée par Houdar de la Motte pour Homère, en la qualifiant de « très libre ». En partant de là, je vous prie de nous dire ce qu’est la traduction pour le poéticien que vous êtes et ce qu’est, selon un lecteur averti comme vous, une « bonne traduction »?

G.G. – Je ne sais pas si je suis si averti et si qualifié pour répondre à cette question; je peux répondre plutôt en tant que simple lecteur de traduction. Quand je dis que je n’ai pas de compétences pour vous répondre, c’est parce que ou bien, je lis dans une langue étrangère, je lis l’original – je ne vais pas lire en anglais des livres traduits du français ! –, et je le fais surtout en anglais et pour la littérature scientifique, également en italien et en espagnol, et, par conséquent si je lis l’original, je n’ai pas de rapport à la traduction, ou bien je lis une traduction et, pour vous dire franchement, il ne m’arrive jamais, ou presque jamais, de comparer l’original et la traduction pour avoir une opinion sur cette traduction. Donc les opinions que je peux avoir sur la traduction en général, sur l’art de la traduction ne sont pas fondées sur une comparaison de l’original et de la traduction... Tout ce que je peux vous dire d’une traduction, quand je la lis, c’est tout simplement si elle est agréable à lire ou non ; moi, je ne vais pas trop vérifier sa fidélité. Si je dis que les traductions d’Homère par Houdar de la Motte sont très libres, c’est parce que là, bien sûr, le degré de liberté est énorme, comme c’était d’ailleurs très souvent le cas à l’époque classique, donc il n’y a pas beaucoup de risques à dire que la traduction est libre. Mais, d’autre part, dire qu’une traduction est libre... je ne pourrais pas dire comme cela, sans exemples sous les yeux quel est le degré de liberté d’une traduction. Mais dire qu’une traduction est libre ce n’est pas un jugement de valeur. Quand je dis qu’une traduction est libre, je ne veux pas dire qu’elle est fautive ou mauvaise, bien sûr. La fidélité littérale n’est peut-être pas toujours pour moi le principal mérite d’une traduction. Quand j’ai, en tant que directeur de la collection « Poétique », à commander et à contrôler un peu la traduction d’un ouvrage en anglais, par exemple, la première chose que je demande au traducteur ou à la traductrice n’est pas la fidélité littérale, mais de rendre l’esprit et le style de l’original avec la transposition nécessaire en français. Très souvent, quand je fais traduire un ouvrage un peu rude, un

peu lourd, un peu pesant, je demande au traducteur d'alléger un peu la traduction.

M.C. – Vous pensez qu'un ouvrage difficile au niveau du style doit être quelque peu allégé ?

G.G. – Oui, je ne tiens pas à ce qu'on conserve cette difficulté dans la traduction française. Si l'auteur n'est pas mort et si l'auteur veut la chose, s'il insiste, on discute. La plupart du temps, cela ne se passe pas comme cela. J'ai fait traduire quatre ou cinq livres d'Arthur Danto, mais qui n'a jamais éprouvé le besoin de contrôler la qualité de la traduction qu'on fait de son ouvrage. Et moi, dans l'autre sens, quand on traduit des livres de moi dans une autre langue, je laisse la traduction se faire, je n'interviens pas parce qu'il faudrait que je lise tout, non... c'est très difficile, il faut refaire le travail du traducteur dans ce cas-là ; je devrais relire tout, en comparant, pour voir quel est le degré de fidélité de la traduction ou si la traduction est élégante etc. Je ne voudrais pas faire tout ce travail, non... Je fais confiance au traducteur, c'est un métier dur, et, je veux ajouter encore une chose, que JAMAIS je ne pourrais faire...

M.C. – Et que vous n'avez jamais fait ?

G.G. – Oh, vous savez... J'ai traduit un peu, des bribes, de temps en temps ; quand j'ai eu à citer un ouvrage qui n'a jamais été traduit en français ou dont la traduction existante en français ne me convient pas du tout, ah, oui, j'ai traduit quelques phrases par-ci, par-là. Mais traduire un livre entier et, naturellement et plus particulièrement, un livre de « littérature » – même si pour moi cela n'est pas une catégorie bien étanche – je n'en serais pas capable, pour cette raison simple que je serais incapable de fidélité...

M.C. – Donc, pour vous, l'épreuve la plus dure pour un traducteur est la fidélité ?

G.G. – Tout à fait... Je comprends très bien que c'est, tout de même, une qualité majeure pour le traducteur... Une pratique dont j'ai l'habitude c'est de lire les manuscrits français qu'on me

propose pour ma collection « Poétique » et que je relis sérieusement pour éventuellement corriger les erreurs, corriger des fautes de français, etc., je sens bien que je suis constamment tenté de corriger ces textes écrits en français pour qu'ils deviennent un peu plus proches de ce que j'aurais écrit moi. Alors là, je sens bien qu'il faut que je m'abstienne évidemment parce que je ne vais pas imposer mon style à mes auteurs. S'ils font une grosse faute de français, je leur dit « cela ne va pas », mais s'il ont une phrase que moi j'aurais écrite autrement, alors là ce n'est pas moi, ce n'est pas mon livre, c'est le leur, par conséquent, je m'abstiens de faire une critique ou une demande de correction. Quand je lis une traduction d'un ouvrage étranger pour la collection « Poétique », ces traductions je les lis avec beaucoup d'attention, mais en tant que texte en français, sans vérifier le texte original, de temps en temps, je bute sur une tournure et je me dis « au fait, qu'est-ce qui est dans l'original ? » Je vois que le traducteur a été fidèle tout à fait au style de l'original et, par conséquent, je n'ai aucun droit de demander au traducteur de trahir le style original, sauf si l'original était trop confus ou trop obscur et qu'il faut faire un petit travail d'éclaircissement en faveur de la traduction, si vous voulez, à l'occasion de la traduction.

Je sais, en tout cas, que, d'une manière générale, quand je lis attentivement pour corriger, je sens que j'ai un peu la tentation de réécrire dans mon style à moi les textes des autres, et cela, naturellement, je ne dois pas le faire, mais je sais que si je faisais une traduction, je passerais mon temps à cela, à me mettre à la place de l'auteur. Cela m'interdit tout à fait d'envisager la pratique de la traduction parce que je pense que je ne serais pas discret, je me mettrais à la place de l'auteur. J'entends souvent des traducteurs professionnels qui disent qu'ils aiment beaucoup ce travail de la traduction parce que c'est une école de modestie et de ..., oh, je ne trouve pas le mot...

M.C. – De retrait ?

G.G. – Ah, oui, de retrait, d’oubli de soi, de savoir ne pas intervenir. J’admire beaucoup ces traducteurs qui disent cela, je les admire d’autant plus que moi, je sais que je serais incapable de le faire.

M.C. – Quelles sont les traductions publiées dans la collection « Poétique » dont vous êtes le directeur ?

G.G. – Vous savez, il n’y en a pas beaucoup. Il y a une traduction qui est encore en route ; c’est un livre sur le genre de l’essai que j’ai été assez content de prendre parce que je n’avais jamais publié de livre consacré à ce genre, donc c’est un livre écrit en anglais qui est encore en cours de traduction et qui s’appellera en français *L’esprit de l’essai*. Autrement, oui, nous avons surtout traduit des livres écrits en anglais de Dorrit Cohn, d’Arthur Danto, philosophes de l’art. J’ai dû faire traduire aussi un livre de l’italien sur les origines du roman de Massimo Fusillo, j’ai dû faire traduire un livre de l’espagnol sur la théorie de la poésie lyrique de Gustavo Guerrero, peut-être deux ou trois livres traduits de l’allemand, le dernier a été, je crois, le livre de Käte Hamburger sur la logique de la fiction. Et il n’y a pas d’autre projet que celui sur l’essai comme traduction.

M.C. – Vous avez peut-être un pourcentage réservé à la traduction sur toutes les apparitions de « Poétique » ?

G.G. – Il n’y a pas de pourcentage prévu pour la collection en matière de la traduction, c’est selon l’occasion, vraiment, il n’y a pas de contraintes de ce genre... La seule contrainte actuelle est commerciale, car les traductions pour l’éditeur sont commercialement beaucoup moins intéressantes que l’original parce qu’il faut payer un traducteur, acheter les droits sur le livre, etc., donc publier une traduction pour un éditeur cela n’est généralement pas une affaire, surtout pour les livres de la collection « Poétique », et cela limite évidemment le champ.

M.C. – Et vous en tant qu’auteur traduit ? Vous êtes au courant de toutes les traductions de vos ouvrages ?

G.G.– Oui, parce que l’éditeur m’envoie des lettres sur les propositions de traduction. Ensuite, il se passe bien du temps avant que le livre soit traduit et qu’il paraisse, et entre temps j’ai un peu oublié, mais enfin, j’ai des archives, je regarde, je suis tout cela.

M.C. – Quel est votre livre le plus traduit ?

G.G. – Mon livre le plus traduit ? Pour vous répondre, il faudrait que je fasse beaucoup de recherches dans mes archives, d’autant que « le livre le plus traduit » veut dire bien deux choses, traduit dans beaucoup de langues ou bien vendu.

M.C. – Traduit dans beaucoup de langues.

G.G. – Peut-être *Figures III*, peut-être *Palimpsestes*. Ce sont vraisemblablement mes livres les plus traduits.

ENTRETIEN réalisé par Muguraş Constantinescu